30/06/2019

L'Amérique et nous

Alors que nous venons de célébrer l'anniversaire du débarquement allié du 6 juin 44 et qu'en même temps Trump n'arrête pas de se comporter à l'international comme un éléphant dans un magasin de porcelaine on est bien obligé de se poser quelques questions sur ce qui nous lie encore, nous autres Européens, à notre grand frère d'outre-Atlantique. Bien d'autres le font. Même Madame Merkel. Alain Frachon, dans *Le Monde* du 14 juin 2019 se demande : pour combien de temps encore l'Amérique est-elle encore notre partenaire stratégique ? Par contre Donald Tusk, un homme que j'apprécie énormément, et qui est encore le Président du Conseil européen pour quelques mois, nous met en garde : « *Ne succombons pas au défaitisme » (Le Monde du 13 mai 2019). « Dans les relations entre l'Europe et les Etats-Unis seul le président américain a changé… mais ce n'est pas parce que l'approche de Washington a changé que l'Europe doit changer sa politique… l'Union trouve une langue commune non seulement avec les Etats-Unis, malgré ces problèmes passagers, et le Canada, mais également avec l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Japon et la Corée du Sud. Il n'y a jamais eu d'identité géopolitique d'une portée aussi grande qu'aujourd'hui malgré quelques corrections surprenantes apportées à la stratégie de Washington…* ».

Mais revenons à la célébration du débarquement. Par deux fois les Etats-Unis sont venus à notre secours. Je ne sais pas si nous aurions été capables de battre les Allemands lors de la première guerre mondiale sans les Américains, mais ce qui est sûr c'est que lors de la deuxième, sans eux, nous aurions vécu sous la botte nazie pendant longtemps ! Mais est-ce que cela signifie que nous devrions leur être éternellement reconnaissants ? Est-ce qu'ils le referaient aujourd'hui ? Est-ce que ce n'était pas leur intérêt d'intervenir alors ? D'ailleurs je crois même me souvenir que c'est Hitler, dans sa mégalomanie, qui leur a déclaré la guerre, en allié des Japonais.

Et puis on devrait aussi nous poser la question de savoir s'ils ne nous ont pas également fait de grands torts dans le passé. La crise de Wall Street de 1928 a eu des effets terribles en Europe et a pavé la route aux Nazis en Allemagne, c'est certain. Et la crise de 2008, une fois de plus, est entièrement due au laissez-faire criminel qui règne en Amérique pour tout ce qui est de la libre entreprise et de la Finance. Et nous souffrons encore aujourd'hui de cette crise. Et comme dans les années 30 l'économie a des conséquences sur la politique, sur la démocratie. De toute façon il y a les valeurs. Identité géopolitique ne veut pas dire forcément identité des valeurs. On y reviendra.

Mais auparavant relisons ce que dit Alain Frachon. Sur la situation actuelle. Sur Trump, Car Trump est là, au moins jusqu'en début 2021. Et, peut-être même pour quatre années de plus ! Un joueur de bowling, comme l'appelle Frachon, qui s'acharne à faire tomber toutes ses quilles. Mais ce qu'il dit est plus grave. Frachon s'appuie sur les écrits de chercheurs, de journalistes et d'anciens diplomates pour contredire Tusk : l'Amérique change, a déjà changé, et cela dépasse le simple phénomène Trump. On assiste à un « *glissement historique inévitable* ». « *Les Etats-Unis sont en passe de s'éloigner durablement de l'Europe* », dit Benjamin Haddad, Directeur français d'un Centre de recherches washingtonien et auteur d'un livre préfacé par Védrine : *Le Paradis perdu. L'Amérique de Trump et la fin des illusions européennes (Grasset, 2019).* « *Pour des raisons diverses – économiques, démographiques – l'Amérique est moins européenne que jamais* », écrit Frachon. Haddad pense qu'il s'agit d'« *une transformation profonde des Etats-Unis dans leur rapport au monde* ». Le monde les fatigue. Peut-être. Personnellement je crois qu'il y a autre chose car je l'ai déjà noté du temps d'Obama, et peut-être même d'avant : l'Amérique a le regard tourné vers l'Asie. Bien plus que vers l'Europe. Cela m'avait étonné. Car, enfin, même depuis la côte californienne, l'Asie extrême est bien plus éloignée que de chez nous. Et le Pacifique est bien plus vaste que l'Atlantique. Mais cela ne me surprend plus.

Hier c'était la guerre froide, une guerre impitoyable et l'ennemi était l'Union soviétique. Aujourd'hui le grand concurrent et donc l'ennemi des Etats-Unis est la Chine. Une Chine qui est montée en puissance avec une telle rapidité qu'elle fait forcément peur. Et, en plus, elle est leur principal fournisseur ! Oui, mais alors, pourquoi traiter l'Europe en ennemie comme le fait Trump ? L'Amérique n'aurait-elle pas besoin d'un allié dans ce combat futur ? Ou alors l'Europe ne compte-t-elle plus ? Ne sommes-nous pas déjà leur vassal ?
Frachon cite aussi l'essayiste Tony Corn qui, dans un article paru dans *la Revue des deux Mondes* fin 2018, aurait parlé d'un retour d'une politique hamiltonienne (du nom d'un Secrétaire d'Etat mort en 1804 !). On n'est pas particulièrement libre-échangistes, plutôt protectionnistes et opposés à tout accord international contraignant. Cela me laisse dubitatif. Je ne vois pas comment on pourrait se rapporter à un homme d'Etat mort en 1804 et puis une telle attitude serait contraire au mondialisme qui nous a submergé et qui a été non seulement initié par les Américains mais dont ils sont, en plus, les principaux bénéficiaires. Et, pour finir, Frachon cite encore le politologue américain Robert Dujarric qui « *s'étonne que les Européens ne se soient pas encore mis en ordre de marche* ». Car, dit Frachon, si tout cela est confirmé, « *il s'agit de pallier et de penser le vide que pourrait laisser l'Amérique* ».

J'ai plusieurs commentaires à faire à propos de ces assertions. Il y a d'abord la personnalité de Trump. Cet homme est tellement fou qu'il ne peut pas personnifier la politique future internationale des Etats-Unis. Les journalistes allemands nous avaient déjà mis en garde avant même qu'il ne soit élu. Voir ma note intitulée ***Le cauchemar Trump****(https://jean-claude-trutt.com/bloc-notes/le-cauchemar-trump)* sur mon ***Bloc-notes 2016***. « *Cet homme est l'homme le plus dangereux du monde* », avaient écrit les journalistes du *Spiegel*. Avec lui on aurait une « *Amérique brutale et impitoyable* », ont-ils dit. Il ne respecterait plus ni les conventions internationales, ni les minorités ethniques, ni d'ailleurs les règles de politesse habituelles. Ils avaient déjà noté « *une absence totale de scrupules dans son discours* ». Ils voyaient pas mal de ressemblances avec le fascisme. Ses biographes américains parlaient de quelqu'un qui était complètement inculte, totalement imbu de lui-même, à la vengeance violente, erratique, émotionnellement instable, avec des traits autoritaires et une tendance à la cruauté, une figure toxique, un démagogue. Tout cela s'est confirmé.
Une fois arrivé au pouvoir il est sorti de tous les accords, climat, accord commercial Mexique – Canada, accord commercial Asie, accord politique Iran – Russie – Chine – France – Grande-Bretagne – Allemagne. Il a continuellement imposé et augmenté les droits de douane, soit pour des raisons commerciales : Chine, Europe, soit pour des raisons politiques : Mexique, Turquie. En s'asseyant sur toutes les règles de l'OMC. Il a rencontré Poutine tout seul, sans conseillers, et sans compétences, comme il a rencontré le Nord-Coréen, sans préparation et donc sans résultats. Il soutient Israël à mort, croit pouvoir acheter les Palestiniens avec des dollars, et soutient à mort le nouveau chien fou d'Arabie saoudite et joue avec le feu en Iran. Et tout ce que les journalistes allemands et américains avaient dit de sa personnalité s'est avéré. Sauf ce qu'ils n'avaient pas prévu : les tweets et les fake news.
Et le plus extraordinaire, à mon sens du moins, c'est qu'il est capable d'imposer toutes ces folies sans en être empêché par personne. Ni par le Congrès, ni par la presse, ni par l'opinion publique. Le seul grand opposant, l e *New York Times*, vient de décider de ne plus publier de caricature politique à partir du 1er juillet (la caricature qui avait fait scandale sur les réseaux sociaux montrait Trump en aveugle, coiffé d'une kippa, conduit par un chien qui avait la tête de Netanyahou, étoile de David au cou). *Le Monde* et l*e Canard enchaîné* en sont désolés (les dessins de presse sont nés avec la démocratie, écrit le dessinateur Patrick Chappatte cité par le *Canard*, et ils sont attaqués quand la liberté l'est). Et dans sa politique anti-tout Trump a deux adjoints inénarrables, les va-t-en-guerre Mike Pompeo et John Bolton, qui me font penser aux *Tweedledum* et *Tweetledee* d'***Alice au Pays des Merveilles*** !
Mais cela montre aussi l'incroyable puissance de l'Amérique. Quand je pense que certains politologues ont parlé de déclin américain ! Plus personne n'ose investir en Iran de peur de perdre le marché américain. Même

Peugeot qui n'y est pratiquement pas, aux Etats-Unis. Et on apprend que les transactions internationales ne peuvent se passer du dollar. Et donc échapper aux foudres de Washington ! Même moi qui ai été actif à l'international pendant presque toute ma vie professionnelle j'ai du mal à le comprendre. Comment l'Europe peut-elle accepter une telle situation ?
La puissance américaine, on la trouve également dans son incroyable industrie militaire qui profite à la fois du budget militaire hors du commun des Etats-Unis et de la pression mise sur les alliés, européens entre autres, pour acheter du matériel américain. Et puis il y a tout ce qui est lié au net et qui est américain : Microsoft, Apple, Google, Amazon, Uber, Airbnb, Facebook, Twitter, etc. C'est le complexe numérico-industriel américain, encore plus puissant que le complexe militaro-industriel américain (qui va pourtant encore se renforcer avec la méga-fusion entre United Technologies et Raytheon). On se demande comment un tel monopole a pu se constituer. Et comment des experts ont pu parler de recul américain. Il me semble que c'est plutôt l'inverse : l'Amérique n'a jamais été aussi puissante. Et, en plus, grâce aux schistes bitumeux, ils sont devenus le premier producteur de pétrole au monde. Et n'ont plus besoin du pétrole du Golfe !

Je viens de lire le dernier livre de réflexions d'un écrivain que j'aime beaucoup, le Libanais devenu Académicien français, Amin Maalouf (voir : ***Le naufrage des civilisations****, Grasset, 2019*). C'est un livre riche dont je parlerai encore. Car j'ai vécu de près le naufrage de son pays natal et je comprends ce qu'il dit quand il affirme : « *C'est à partir de ma terre natale que les ténèbres ont commencé à se répandre sur le monde* ». Mais ce qui m'a surtout frappé c'est ce qu'il écrit à propos de l'Europe et de l'Amérique. Il regrette profondément que l'Europe n'ait pas choisi dès le départ la formule fédérale car, dit-il, « *le drame pour les Européens, c'est que, dans le monde qui est le nôtre, si l'on renonce à devenir une puissance musclée, on finit par se faire bousculer, et malmener, et rançonner. On ne devient pas un arbitre respecté, on devient une victime potentielle, et un futur otage* ». Il le regrette parce qu'il pense que l'Europe aurait pu être une « *boussole* » pour le monde d'aujourd'hui. Malgré tous les errements monstrueux de la première partie du XXème siècle. Peut-être à cause de ces errements et des leçons apprises. Ou plutôt à cause de tout ce que l'Europe a apporté à l'humanité dans le passé sur le plan des idées et des valeurs. Visiblement l'Amérique n'a pas été capable d'être cette boussole, pense-t-il. Elle a échoué.
Il estime d'ailleurs qu'on a été trop indulgent envers tous les crimes commis sous le couvert de l'anticommunisme. Et même pendant la dernière guerre mondiale. Les bombardements de civils à force bombes au phosphore et bombes à souffle étaient-ils nécessaires ? Mon père, fonctionnaire (ingénieur-géomètre au cadastre), déplacé de force en Allemagne, a vécu ceux de Hanovre. Il nous en a souvent parlé. Les immeubles (dont le sien) éventrés par le terrible souffle et les gens courant en hurlant dans la rue, le phosphore rongeant leurs bras. Et la bombe d'Hiroshima n'était-elle pas un crime contre l'humanité ? Et puis il accuse l'Amérique et tout ce qu'elle a manigancé, ouvertement ou secrètement au cours de la guerre froide : la chute de Mossadegh, la chute d'Allende et la sanglante répression de Pinochet, le coup d'Etat en Indonésie et le massacre de 600000 à 1 million de soi-disant communistes (et là je sais que Kennedy était dans le coup), le débarquement avorté dans la Baie des Cochons, la guerre du Vietnam (et les défoliants, le napalm et autres horreurs), la deuxième de l'Irak (sans raison valable et contre l'ONU), etc., etc. Maalouf signale même certains faits peu connus, comme le financement des anti-sandinistes du Nicaragua avec de l'argent obtenu en vendant des armes aux gardiens de la révolution iraniens. Ainsi que l'incitation des Saoudiens à financer et soutenir les mouhadjidines afghans. C'est une histoire que je connaissais. Mais ce que j'ignorais c'est que Brzezinski, le conseiller de Carter, avait initié cette action avant l'entrée des Russes en Afghanistan, voulant ainsi les attirer dans un piège, un Vietnam russe ! La conséquence ? A partir de ce moment-là l'Arabie saoudite n'a plus cessé de financer le fondamentalisme islamique dans le monde entier (devenant le Daesh blanc comme le dit Daoud).

Quand un pays aussi puissant que les Etats-Unis se permet de s'asseoir à ce point sur le droit international et sur le simple droit de l'homme (je pense par exemple à la formation donnée par les spécialistes de la CIA aux officiers brésiliens, argentins, chiliens, etc. dans la lutte contre les rebelles par la torture) on est bien obligé de se poser la question des valeurs...

J'ai fait mes premiers voyages aux Etats-Unis au milieu des années 60. J'avais 30 ans et j'étais émerveillé. D'abord par l'ouverture des gens. On visitait les nouvelles aciéries à l'oxygène de l'Ohio et de Pennsylvanie et nous étions étonnés de constater qu'on nous disait tout, ne nous cachait rien. Dans l'avion qui nous emmenait à Cleveland, assis dans la queue de l'avion autour d'une table un couple d'Américains nous interpelle, veulent savoir ce qu'on pense de l'Amérique en Europe, et puis ils nous invitent carrément chez eux ! Et puis, plus tard, en dévorant des miles sur les routes américaines en écoutant de la musique country je suis pris par ce que j'ai appelé un sentiment d'exotisme américain (voir au tome 5 de mon ***Voyage : U comme USA. Exotisme de l'Amérique du Nord****(https://bibliotrutt.eu/articles/tome-5-u-comme-usa-exotisme-de-l-am-rique-du-nord)*).
Mais très vite je me suis rendu compte des différences de fond. Et que ce qui allait de soi dans tous les pays européens, ces droits fondamentaux, que nous estimons fondamentaux, droit à l'éducation, droit à la santé, droit à la retraite, n'existaient pas aux Etats-Unis. En tout cas pas dans la même mesure que chez nous. Il me semblait qu'il y avait une notion qui était pratiquement acceptée partout en Europe, c'était la solidarité. Au fond nous étions tous restés un peu socialistes. Alors que pour les Américains le mot socialiste était une insulte. Une horreur. Synonyme de communiste, donc de soviétique. Mais pas seulement : synonyme d'assisté, c'est-à-dire contraire à la valeur suprême américaine : la réussite individuelle, la force, la lutte.
Commençons par l'éducation : j'ai d'abord été abasourdi par le coût exorbitant de Yale, Harvard, le MIT, pendant de Centrale, alors qu'à l'époque nos Grandes Ecoles et nos Universités ne coûtaient pratiquement rien (et il en était de même dans tous les grands pays européens, avec peut-être une exception pour l'Angleterre). Et qu'en plus la plupart avaient des maisons des élèves dont le coût était extrêmement modeste. Alors qu'aux Etats-Unis la situation est de plus en plus scandaleuse sur ce plan. Voir ce que j'en dis sur la coupe dans les financements publics des Universités et l'énorme dette accumulée par les étudiants pour payer leurs études dans mon Bloc-notes 2015 : Ainsi va le capitalisme financier...
Pour ce qui est de la santé, j'ai vécu le cas de notre filiale américaine, toute petite, une douzaine de personnes, installée dans le Massachussetts, un petit bureau à San Francisco : notre secrétaire qui tient ce bureau tombe malade, maladie de longue durée (un cancer) : aussitôt la compagnie privée qui nous assure pour la maladie résilie notre contrat. Impossible d'en trouver une autre. Finalement c'est nous qui avons payé son hôpital jusqu'à son décès ! D'ailleurs il n'y a qu'à voir les difficultés de ce plan qu'on a appelé Obama Care, que Madame Clinton avait essayé vainement de faire adopter et qui est toujours attaqué par de nombreux politiciens républicains.
Quant à la retraite il existe bien un système basé sur un dégrèvement fiscal des cotisations mais qui est tellement réduit qu'il vaut mieux soit travailler dans une grande société qui vous accorde des retraites complémentaires, soit compter sur vos économies, placées autant que possible en Bourse...
Et puis il y a bien d'autres valeurs qui ne sont pas les nôtres. La peine capitale, supprimée par tous les pays européens au cours de la première moitié du siècle dernier. Les armes à feu. Quelle folie ! On a beau massacrer dans les écoles une fois par semaine, impossible d'aller contre. Le Syndicat des Fabricants d'armes veille. Et la Constitution avec son fameux Amendement (allez dire quelque chose contre la Constitution, l'Américain le plus paisible voit aussitôt rouge !). Comme si les Pères de la Nation avaient pu prévoir 'avènement des armes meurtrières d'aujourd'hui ! Mais même les anarchistes sont pour les armes en Amérique. Edward Abbey clame : *If guns are outlawed, only the Government will have guns. Only the Government and outlaws. I intend to be among the outlaws.* Et parmi les nombreux stickers qui ornent la Lincoln de son ami Doc il y a le fameux

slogan de la *Firearms League* : « *Register Communists, not Guns* ».
Et puis il y a la violence. Là il faut être prudent. Car, au fond, c'est l'Européen qui a été le plus violent au cours de toute son histoire, l'expansion territoriale, la colonisation, l'esclavage. Et ceux qui ont réalisé le génocide des Indiens dans les deux Amériques étaient d'abord des Européens ou des descendants d'Européens. Mais je crois aussi que la violence a constamment accompagné la conquête de l'Ouest et comme la *Frontier* est encore aujourd'hui un élément essentiel de la mémoire collective et de la culture américaine, la violence qui en a été la marque en fait partie aussi. Il en est de même de la question noire. Les marchands d'esclaves ont été des Européens mais leur mémoire est effacée aujourd'hui (je ne crois pas qu'on se sente encore coupables à Nantes). Mais la pratique de l'esclavage a eu lieu dans le Nouveau Monde. Et la question raciale est toujours présente. Il n'y a qu'à voir les dernières manifestations qui ont eu lieu sous le gouvernement Trump. Et la réaction de Trump ! Il ne faut pas oublier qu'on a encore lynché des Noirs au cours des années 30. Que le Ku Klux Klan existait encore après la deuxième guerre mondiale. Et existe peut-être encore aujourd'hui. Je viens de revoir à la télé le film ***Mississipi burning***. Effrayant. De quand datent les évènements qu'il décrit ? Dans les réunions de la SIA, la *Scaffolding International Association*, auxquelles j'ai assisté (revendeurs et loueurs d'échafaudages), il y avait un Noir de Chicago qui avait appelé son entreprise *Swing Lo* (swingstage signifie passerelle volante, et son nom rappelle le début du fameux blues *Swing low, sweet chariot...*). Il y avait aussi plusieurs revendeurs-loueurs du Sud. Et quand ils racontaient, après avoir vu passer la famille Swing Lo : *We have nothing against the Blacks. On the contrary we think that everybody should own one*, je ne suis pas certain qu'ils ne faisaient que plaisanter...
Puisqu'on parle du Sud, il faut aussi parler de la *Bible Belt* et de la religion. Dans ce domaine aussi il y a une énorme différence par rapport à notre vieille Europe nettement plus libre-penseuse. Evangélistes, mormons, adventistes, scientologues et autres sectes pullulent et font souvent la loi. Voir les récentes décisions concernant l'interdiction de l'avortement de plusieurs Etats du Sud. Le fils Bush se disait *born again*. Tout ceci ne les rend pas plus moraux...
Et puis il y a la *greed* (l'avidité). J'en ai souvent parlé. A propos du film perdu du même nom d'Erich von Stroheim (***Greed. Les Rapaces*** en français). A propos du capitalisme américain surtout. Et plus encore à propos du capitalisme financier américain. Cela aussi fait partie de la culture américaine. Tout simplement parce que la réussite, la culture de la réussite, est l'élément de base de cette « culture » !
Je viens de voir une émission à la télé sur Oliver Stone et Michael Douglas. On parlait du film ***Wall Street***. Il paraît que pendant le tournage Stone engueulait Michael Douglas parce qu'il n'était pas assez dur. Et l'a même insulté en disant qu'il n'aurait pas eu besoin de corriger son père, du moins sur ce plan-là. Alors Michael se fait méchant, mauvais, obtient un Oscar. Oliver Stone pensait avoir fait un film hautement critique de la folie financière... Et puis tous les deux sont submergés par les coups de fil admiratifs. Admiratifs des héros du film ! Admiratifs de leur réussite, admiratifs de la greed...
Mais j'arrête là. Je pourrais encore donner bien d'autres exemples. Le fonctionnement de la justice par exemple. Faite d'abord par les avocats. Et donc, une fois de plus, par l'argent.
Non, je crois que cela devrait être évident pour tout le monde : l'identité géopolitique n'est pas l'identité des valeurs ! Il serait temps que nos dirigeants politiques européens le comprennent !

Post-scriptum (juillet 2019) : J'ai eu l'occasion de lire il y a quelque temps le fameux pavé (plus de 1200 pages) sur la CIA de Robert Littell: (voir : ***Robert Littell : La Compagnie, le grand roman de la CIA****, édit. Buchet/Chastel, 2003*). Littell y décrit entre autres en détail la préparation et la réalisation catastrophique de l'affaire de la Baie aux Cochons. On y apprend d'ailleurs que la CIA avait aussi le projet d'assassiner Fidel Castro. J'aime beaucoup Robert Littell. Il a le même âge que moi, a pas mal roulé sa bosse, a suivi les affaires russes et moyen-orientales pour *Newsweek*, connaît la CIA comme sa poche, a écrit de nombreux romans d'espionnage mais aussi sur le tard un délicieux polar dans la lignée des auteurs de néo-polars de l'Ouest,

Craig Johnson, Bruce Holbett, James Crumley et James Lee Burke. Voir : ***Robert Littell : Une belle saloperie**, édit. Baker Street, 2013.* Alors que j'exècre son fils qui écrit en français, Jonathan Littell, ce type qui a écrit ***Les Bienveillantes***, une fiction sur la Shoah avec des SS sadiques mais cultivés : ils aiment la musique classique ! C'est cela, la belle saloperie !

PS-2 (juillet 2022) : Je viens de découvrir que Frantz Fanon, dans sa conclusion aux ***Damnés de la Terre***, a écrit : " l*es États-Unis d'Amérique sont devenus un monstre où les tares, les maladies et l'inhumanité de l'Europe ont atteint des dimensions épouvantables* ". Dont acte. Notre fille a bien mal tourné. Mais on en est un peu responsable...

© Copyright Jean-Claude Trutt : Bloc-notes (jean-claude-trutt.com)